

suis pas un lâche non plus; et si jamais tu avais à me charger de quelques affaires, tu t'assurerais alors quel homme est le gendre que tu possèdes. » Le stratège, bon prince, accorde au jeune homme la main de sa fille : et comme il ne veut pas qu'on puisse dire jamais que Digénis a enlevé une femme sans fortune, — « ce qui, remarque-t-il, est un déshonneur aux yeux de tous les gens sensés », — il s'empresse d'énumérer la dot magnifique qu'il constitue à la fiancée, et son énumération jette un jour intéressant sur le luxe qui régnait dans ces grandes familles féodales des provinces byzantines. « Comme dot, dit-il à Digénis, tu recevras vingt *centenaria* d'anciennes pièces d'or, que j'ai amassées de longue date et mises en réserve spécialement pour ma bien aimée, de la vaisselle d'argent, des vêtements d'une valeur de cinq cents livres, de nombreux domaines d'un rapport immense, et soixante-dix servantes avec la maison de sa mère, qui est belle et vraiment somptueuse. Pareillement je lui donnerai les bijoux de sa mère, la couronne splendide, ouvrage admirable, qui est tout en or et enrichie de magnifiques pierreries, et, avec tous les animaux qui s'y trouvent, quatre cents métairies, et encore quatre-vingts écuyers, quatorze cuisiniers, autant de boulangers et cent cinquante autres serviteurs. Et je te donnerai en outre un privilège sur mes autres enfants et je célébrerai tes noces de façon qu'on en parle dans le monde. »

Mais, malgré ces promesses, Digénis — et le trait est caractéristique — se défie de la sincérité du stratège et redoute de sa part quelque perfidie. « Je crains, dit-il, que quelque danger ne me menace, et que je ne trouve honteusement une mort misérable, m'étant